

Coronavirus : comment la rhétorique complotiste détourne la science en période d'épidémie

Par William Audureau

Publié le 08 avril 2020 à 11h37 - Mis à jour le 08 avril 2020 à 17h30

Enquête « Citoyens enquêteurs », militants extrémistes ou politiciens populistes citent des études scientifiques à l'appui de leurs propos parfois conspirationnistes.

La crise due au nouveau coronavirus a été polluée par de nombreuses infos s'appuyant sur des études scientifiques incomplètes, bancales ou tronquées. STR / AFP

Des références à une étude prépubliée puis retirée, un brevet biologique interprété de travers, ou encore des liens vers de pseudo-portails scientifiques au contenu orienté... Depuis le début de la crise sanitaire, d'innombrables faux articles et vidéos complotistes citent des études savantes à l'appui de leur démonstration. Et avec succès.

Très populaires sur les réseaux sociaux, ces messages ont rallié 26 % des Français à la thèse conspirationniste du virus créé en laboratoire, selon un sondage IFOP/Conspiracy Watch. « On est dans la pantomime de discours scientifiques sérieux. Et, pour beaucoup de gens, cela fait illusion », déplore Rudy Reichstadt, directeur de Conspiracy Watch, site d'information spécialisé dans la lutte contre le complotisme.

Prenons un exemple qui a largement circulé sur les réseaux sociaux et ailleurs : un vrai-faux journal télévisé, qui explique que le virus responsable du Covid-19 n'aurait rien de naturel, mais aurait été créé par un laboratoire financé par le milliardaire George Soros afin d'anéantir les populations chinoise et japonaise. Il convoque deux experts médicaux, une liste de brevets en génie biologique, et une étude pointue de 2007 sur l'enzyme humaine à laquelle s'accrochent les coronavirus.

Et si cette théorie fumeuse était accréditée par la science ? Il faut prendre le temps de creuser pour s'apercevoir que non : les spécialistes n'en sont pas ; les brevets montrés n'ont aucun rapport ; l'étude pointue a été lue de travers. Qu'importe, ce montage vidéo, mis en ligne par le site conspirationniste suisse d'extrême droite Kla.tv, a figuré, au début de mars, parmi les liens les plus partagés en France sur Facebook.

La référence aux études scientifiques est une figure rhétorique classique des théories conspirationnistes, explique Marie Peltier, historienne et autrice d'*Obsessions* : dans les coulisses du récit complotiste (Inculte, 2018).

« Il s'agit pour les idéologues du complot à la fois de critiquer tous les discours d'autorité, notamment scientifiques, et en même temps de s'en servir pour discréditer les discours qui sont hostiles à leurs thèses. Le tout entraînant le lecteur dans un très grand nombre de références, souvent contradictoires, qui entretiennent un véritable doute paradigmatique. »

Julien Giry, docteur en science politique de l'université Rennes-I, fait remonter cette stratégie aux thèses complotistes apparues dans les années 1960, après l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, « avec des citations, des titres universitaires, des notes de bas de page »... ... revitalisé par l'explosion des prépublications

La grande nouveauté, c'est l'évolution récente de la pratique universitaire, avec sa course au nombre de publications et surtout l'explosion dans les années 2010 des plates-formes ouvertes, comme BioRxiv, où sont envoyés d'innombrables articles qui n'ont pas été validés par des pairs, comme l'exigent les revues à comité de lecture.

« On peut y mettre des études beaucoup moins solides et n'importe qui peut aller les chercher et les interpréter à sa manière, sans avoir la rigueur ou la compétence nécessaire pour distinguer une simple étude de quatre pages d'une analyse scientifique d'ampleur revue par les

pairs », s'inquiète Alexandre Moatti, historien des sciences à l'université Paris-Diderot, auteur d'Alterscience : postures, dogmes, idéologies (Odile Jacob, 2013).

C'est ainsi qu'à la fin de janvier, sur le site BioRxiv, une pré-étude indienne sur des « insertions à la similitude étrange » entre le SARS-CoV-2 et le VIH (virus de l'immunodéficience humaine) a été repérée et mondialement reprise par la complosphère afin de promouvoir la thèse d'un virus créé en laboratoire. Elle a depuis été déjugée par les spécialistes et ses propres auteurs, mais continue d'être citée comme référence par les partisans de la thèse d'un virus de laboratoire.

Cette mobilisation de la science est en effet à sens unique. « Le savoir est exclusivement mis en avant quand il va dans le sens de la thèse voulue, constate Julien Giry. Le reste est écarté au prétexte que ce seraient des agents ou des idiots utiles du complot. Un tri est opéré. »

Les sites Internet et les chaînes YouTube conspirationnistes ont même leur propre carnet d'adresses d'experts qui pourraient approuver leurs thèses, dont la légitimité est volontiers exagérée. « Ces scientifiques hétérodoxes s'expriment en dehors de leur sphère d'expertise ou gonflent leurs titres. Ils sont présentés comme des génies visionnaires, alors que leurs positions sont souvent ultramarginales, voire inexistantes, dans le monde scientifique », précise M. Giry. C'est le cas d'Andrew Wakefield, figure antivaccin, qui est en réalité gastro-entérologue.

A contrario, un ennemi d'un jour peut se transformer en allié de circonstance. Ainsi, alors que les sphères conspirationnistes jettent habituellement l'anathème contre les médias télévisés mainstream, elles ont récemment repris un reportage de 2015 de la télévision italienne RAI sur des expériences de virologues chinois sur des chauves-souris.

« Comme toujours dans le complotisme, ce qu'on discrédite peut par ailleurs devenir un argument quand cela sert notre propre posture, résume Marie Peltier. C'est dans ce rapport d'ambivalence aux discours d'autorité que se niche l'un des nœuds des problèmes de désinformation actuels. »

Cette rhétorique est d'autant plus surnoise que, au contraire d'une approche scientifique, elle laisse peu de place à la contradiction et au débat. Comme le formule avec humour Stephan Lewandowsky, professeur à l'université de Bristol :

« Un théoricien du complot reçoit [les preuves allant contre ses idées] comme les preuves d'une conspiration plus large (pour créer un gouvernement mondial ou que sais-je) qui implique le gouvernement, la justice, Soros, et toute personne qui a un jour été dans la même queue de supermarché qu'Al Gore dans les années 1970. »

Ces lectures orientées des travaux scientifiques s'adosent en effet souvent à une vision manichéenne du monde. « Il y a les bons scientifiques et les mauvais », ironise Rudy Reichstadt, qui s'étonne de la violence avec laquelle sont traitées sur les réseaux sociaux les personnes qui critiquent le professeur Didier Raoult, infectiologue décrié par ses pairs pour sa méthodologie, mais très populaire notamment chez certains théoriciens du complot. Ils sont accusés de faire partie d'un grand complot pharmaceutique, voire qualifiés de « scientifiques collabos », s'étrangle M. Reichstadt.

« Raoult est devenu l'homme providentiel pour beaucoup de personnes. Les gens disent qu'il a une solution, point. Il y a là une tentation antiscientifique. »

La rhétorique complotiste, revendicative, imperméable à la critique, semble avoir définitivement gangrené le débat public. Au point de donner lieu à des vagues d'intimidations décomplexées. En février, le compte Twitter du site conspirationniste d'extrême droite Zero Hedge avait été suspendu pour harcèlement. Il avait accusé un chercheur chinois de l'Institut de virologie de Wuhan d'avoir créé le virus responsable du Covid-19, publié ses informations personnelles et invité sa communauté à « lui rendre visite ».

En France, Karine Lacombe, une des multiples scientifiques ayant mis en garde contre le manque de preuves scientifiques de l'efficacité de l'hydroxychloroquine contre le Covid-19, a fait l'objet d'une campagne de harcèlement en ligne liée à ses liens d'intérêts avec des laboratoires pharmaceutiques. Elle a fini par fermer son compte Twitter.

Aux Etats-Unis, le docteur Anthony Fauci, directeur de l'Institut national des allergies et maladies infectieuses, est l'un des premiers à avoir sonné l'alarme et demandé des mesures de

confinement d'urgence pour lutter contre le coronavirus – en dépit de la posture rassurante de Donald Trump. M. Fauci, qui est le principal conseiller sanitaire de l'administration américaine, a fait l'objet de multiples accusations à caractère complotiste sur les réseaux sociaux, rapporte le New York Times, et vit désormais sous protection.

Derrière ces dérives, une réalité : l'activité complotiste est souvent portée par des objectifs politiques. Mi-mars, le porte-parole du ministère des affaires étrangères chinois, Zhao Lijian, partageait ainsi un lien vers Global Research, faux portail scientifique connu pour diffuser des théories du complot, parce qu'il servait la rhétorique anti-américaine de la Chine. Pour Marie Peltier, « le complotisme est devenu une véritable arme politique et certains l'utilisent tout simplement à des fins mercantiles ou encore électoralistes ».

Certaines sphères sont spécialistes en la matière. Selon les chercheurs américains en biologie Jedidiah Carlson et Kelley Harris, l'extrême droite est la communauté non universitaire la plus active sur BioRxiv, et la plus influente dans la médiatisation et la décontextualisation d'études scientifiques. En France, les électeurs du Rassemblement national (RN, ex-Front national) sont les plus perméables aux théories du complot, et Marine Le Pen a récemment jugé « de bon sens » de questionner l'origine du virus.

Pour autant, le profil des conspirationnistes ne se réduit pas à un camp politique. « Les antivaccins, on en trouve aussi beaucoup à gauche », rappelle Alexandre Moatti à titre d'exemple. Il importe de distinguer deux types de démarche très différents, estime Julien Giry :

« Les groupes organisés d'extrême droite ont un savoir-faire et une expertise, presque une légitimité à diffuser des thèses complotistes. Mais il ne faut pas les mettre sur le même plan que ceux que j'appelle les “citoyens enquêteurs”, qui partent d'un événement donné, se posent des questions, ce qui est sain, et aboutissent à des hypothèses parfois complotistes. »

Entre les deux, un continuum existe, nourri en France d'un an et demi de tensions sociales, de « balkanisation » de l'information et de parole publique contestable. « On ne peut pas dire que le gouvernement est complotiste, mais lui aussi affirme des contre-vérités sous forme scientifique pour masquer une forme d'impéritie, quand il prétend qu'on n'a pas besoin de masques », rappelle Alexandre Moatti, désolé de constater qu'« en ce moment la science est dévoyée tous azimuts ».

Dès lors, quelle médiation scientifique opposer à ce détournement quasi généralisé de la science ? C'est toute la question, alors que l'ère du « tout vidéo » et les algorithmes sensationnalistes de YouTube sont un terreau propice aux montages racoleurs et mensongers. « Ces discours entrent en concurrence avec une vulgarisation scientifique de qualité. Mais il nous appartient à nous tous d'éduquer les gens à faire la différence entre les deux. Et des vidéos de vulgarisation scientifique très bien sur YouTube, cela existe aussi ! », rappelle M. Moatti. Et de citer l'intervention sur France Culture de l'infectiologue Didier Sicard à propos des origines animales du virus comme exemple de pédagogie.

« Les cas les plus extrêmes et caricaturaux ne sont personnellement pas ceux qui m'inquiètent le plus, car on peut relativement facilement les contredire par l'argumentation, estime Marie Peltier. La défiance, elle, ne se contredit pas aussi aisément. »